

P O L A R

PATRICK
GUILLAIN



Le semeur
de mort

 *l'aube*
NOIRE

LE SEMEUR DE MORT

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2937-0

Patrick Guillain

Le semeur de mort

roman

éditions de l'aube

*Je dédie ce roman aux équipes de recherche
sur la peste des instituts Pasteur à Paris et à Madagascar
avec lesquelles j'ai eu un grand plaisir à travailler ces dernières années.*

Avertissement

L'histoire, les personnages et les événements décrits dans ce roman sont purement fictifs. Toute ressemblance de l'intrigue avec des événements réels serait fortuite. La localisation des lieux de haute sensibilité de l'institut Pasteur ainsi que certaines procédures ont été modifiées pour des raisons de sécurité.

« ... Lorsque j'arrivai dans cette ville, le 15 juin, plus de trois cents Chinois avaient déjà succombé. On construisait en toute hâte des baraquements provisoires, les hôpitaux de la colonie ne pouvant plus suffire à abriter les malades... »

La Peste bubonique à Hong Kong ; par le
DR YERSIN, Annales de l'institut Pasteur,
1894.

Préambule

VENDREDI 14 MARS. PREMIERS CAS

L'ambulancier met le pied dans une flaque d'eau d'aspect douteux. La pauvreté et la saleté de ce camp sont étouffantes, presque autant que la puanteur. Marc se demande comment ces gens peuvent vivre ainsi. Ses trois années au SAMU social l'ont habitué à la misère, mais ce bidonville du bord de l'autoroute A1 fait passer les trottoirs de la capitale pour un hôtel de luxe. Les tentes sales ont l'air presque plus confortables que les caravanes qui tombent en morceaux. Des meubles cassés, sans doute récupérés dans une décharge, sont éparpillés dans le camp. Certains servent de salons en plein air, d'autres, de cuisines de fortune abritées sous une toile en plastique élimée. Aucune poubelle, les déchets sont jetés à même le sol et s'entassent dans plusieurs coins du camp. Les buissons voisins font office de toilettes collectives. Des rats énormes, avec leurs yeux rouges et malfaisants, courent presque au milieu des enfants. Marc a toujours détesté les rats, comme tous les rongeurs d'ailleurs. Ces parasites qui courent partout, dans les égouts, derrière les murs, dans les poubelles, vecteurs des pires maladies... Il les trouve répugnants.

S'il a quitté le SAMU pour un job d'ambulancier, c'est justement pour ne plus faire face à cette misère humaine, il ne la supportait plus. Et voilà que les gendarmes les ont appelés, son collègue et lui, pour prendre en charge un malade dans ce camp de tentes au bord de l'autoroute.

Un peu plus loin, un gendarme leur fait d'ailleurs signe :
« Hé ! Par ici ! »

Alors que Marc et son collègue arrivent à sa hauteur, le gendarme leur lance :

« Adjudant Moron de la brigade de recherche de Senlis. Vous êtes les ambulanciers ? »

— Comment avez-vous deviné, adjudant ? réplique Marc. C'est la blouse blanche, la trousse de soins ou le brancard ? »

Un peu plus loin, assis sur un vieux canapé en cuir troué, un homme tousse à s'en arracher les poumons. Au son que sa toux produit, le pauvre type semble proche de la pneumonie. *Pas étonnant vu l'environnement*, pense Marc. L'adjudant feint de ne pas prendre la mouche et relance :

« Pour la trousse de soins, je ne pense pas que ça soit très utile ; par contre, le brancard est une bonne idée. Le gars est déjà raide. Il va falloir l'emmener directement au quai de la Râpée pour une autopsie.

— Au quai de la Râpée ? Pour quoi faire ? »

Ce que Marc signale par là, c'est sa surprise de devoir se rendre à l'institut médico-légal de Paris au lieu de la morgue la plus proche, parfaitement à même de réaliser une autopsie.

« Je croyais que le gars était malade... C'est un meurtre ? »

L'adjudant évite son regard quand il finit par répondre :

« Je sais pas ce que c'est, mais quoi que ce soit, ça sent pas bon du tout. Le gars pisse le sang, il est pas beau à voir. C'est d'ailleurs la seule raison pour laquelle ces Gitans nous ont prévenus. En temps normal, ils auraient enterré le cadavre

dans un coin et personne n'aurait jamais rien su. La plupart n'ont pas d'existence légale sur le territoire. S'ils disparaissent, personne ne le sait et aucune enquête n'est jamais ouverte. Mais là, ils ont pris peur... et je comprends pourquoi... »

Tout en regardant les alentours, Marc corrige machinalement :

« Des Roms...

— Pardon ?

— Des Roms, pas des Gitans.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Ces familles ont visiblement été mises sur la route par la crise et la misère, pas par choix. Mais en l'occurrence, ça ne change plus grand-chose pour le pauvre type. »

Maintenant qu'il y fait un peu plus attention, Marc se rend compte que de nombreux habitants du camp semblent malades. Bien sûr, les gens qui vivent dans de telles conditions ont toujours mauvaise mine, mais là, plusieurs personnes toussaient beaucoup, et là-bas, une femme paraît fiévreuse, somnolente malgré l'air frais. Tout ce camp est beaucoup trop calme ; même les enfants sont amorphes.

« Adjudant Moron, dit Marc, je crois qu'il va falloir faire venir un médecin ici. Ces gens n'ont pas l'air en forme. »

L'adjudant conduit les deux ambulanciers vers la caravane que garde son collègue. Le second gendarme est plus jeune, et blême. Marc peut lire la peur dans son regard. En posant la main sur la poignée de la porte, l'ambulancier a un mauvais pressentiment. Finalement, il aurait peut-être dû se reconvertir comme chauffeur de taxi ; les horaires ne sont pas nécessairement pires et, à moins de malchance, il n'aurait plus eu à croiser de cadavre. En ouvrant la porte, l'odeur de décomposition et d'excréments le prend à la gorge, mais rien n'aurait pu le préparer à la vision de la scène. Une flaque de

sang est répandue par terre et les mouches bourdonnent tout autour. En s'approchant du corps allongé sur le lit, une expression d'horreur et de dégoût se peint sur le visage de Marc. La langue sombre et gonflée du mort sort de la bouche d'un visage à moitié noir charbon. Les mains du cadavre sont d'un noir similaire, qui remonte jusqu'au coude. Marc se retourne vers son collègue, le cœur battant à cent à l'heure :

« Ramène les masques et mets tes gants ! Et préviens l'hôpital ! C'est la Mort noire ! C'est la peste ! »

Chapitre 1

DIMANCHE 16 MARS. 3^E JOUR DE L'ÉPIDÉMIE

Avant d'ouvrir la porte du sas, Samuel enlève sa première paire de gants en latex et désinfecte la paire suivante au gel hydroalcoolique. Une fois entré dans le sas, la routine prend le pas sur son cerveau : d'abord jeter la sur-blouse en papier, puis enlever et jeter la combinaison, la calotte en papier et le masque de sécurité biologique FFP2¹, ensuite retirer et désinfecter les lunettes de protection. Enfin, enlever les sur-chaussures en passant dans le deuxième sas et finalement enlever la dernière paire de gants. Plus qu'un dernier lavage de mains et Samuel récupérera ses échantillons désinfectés dans le passe-plat, à côté du sas de sortie. Une fois son équipement enlevé, Samuel se regarde dans le miroir sur le mur. Il y voit le visage légèrement hâlé d'un trentenaire un peu fatigué, le nez droit nubien et les yeux tombants trahissant des origines méditerranéennes. Comme d'habitude, sa barbe de trois jours et ses cheveux fins et

1. Masque en papier filtrant les microparticules. (*Toutes les notes sont de l'Auteur.*)

bouclés mal coiffés lui donnent un air négligé. Il essaie d'y remettre un semblant d'ordre – sans grand succès – hausse les épaules et reprend sa route.

Ses échantillons, une série de prélèvements sanguins effectués sur des souris infectées par la peste, sont enfermés dans un triple emballage complètement hermétique. Le troisième emballage a subi une décontamination complète. Cette routine, effectuée systématiquement, assure qu'aucun pathogène dangereux ne quitte jamais un confinement approprié. Les échantillons eux-mêmes seront traités dans un laboratoire BSL3¹ équipé des appareils adéquats et indépendants de l'animalerie. Samuel attrape son conteneur, prévient l'animalier de garde de son départ, puis inscrit sur le cahier son heure de sortie : dimanche 16 mars, 10 heures 30 ; il vient de passer deux heures enfermé dans l'animalerie de haute sécurité biologique de l'institut. Pour un dimanche matin, il a connu mieux...

Le pavillon dans lequel se situe l'animalerie est en retrait, au cœur du campus. Il est rectangulaire, en briques rouges sur trois étages. Il fait partie des bâtiments les plus vieux de l'institut et fait face à un pavillon identique, dédié, celui-ci, à l'enseignement et aux formations de nouveaux scientifiques. Les deux bâtiments sont reliés à leur extrémité Nord par une serre contenant quelques spécimens de plantes tropicales ramenées de voyage par les premiers pasteuriens, près d'un siècle plus tôt. Les deux pavillons ont récemment été réhabilités et ont été dotés, l'un d'une animalerie dernier cri, l'autre de salles de TP flambant neuves. La plupart des recherches sur virus et bactéries de risque biologique de

1. BSL3 (*Biosafety Level 3*) : laboratoire de sécurité biologique de niveau 3.

niveau 3¹ ont déjà été transférées dans le premier pavillon, au sous-sol.

Une fois sur le parvis à l'extérieur, Samuel remonte un chemin bitumé vers l'entrée de l'institut Pasteur, au numéro 28 de la rue du Docteur-Roux. L'institut est désert et comme à chaque fois qu'il bénéficie des lieux pour lui tout seul, Samuel laisse son esprit vagabonder et ressasser sa chance. Le chemin de Samuel n'avait pas été tout tracé. Il avait grandi dans une famille monoparentale, seul avec sa mère et quatre frères et sœurs. En tant qu'aîné de la fratrie, il avait dû travailler dès le lycée pour aider sa mère à payer les factures. Il était destiné à trouver un travail juste après l'obtention de son bac, mais les encouragements de son professeur de biologie de terminale, qui voyait en lui un grand potentiel, l'avaient poussé en avant.

1. Les microbes pathogènes sont classés en 4 groupes en fonction de leur dangerosité. Le niveau 1 regroupe tous les microbes inoffensifs, les bactéries du quotidien, les espèces commensales. Le niveau 2 concerne les pathogènes courants contre lesquels il existe des traitements et avec un niveau de risque de contamination limité, comme le staphylocoque ou les colibacilles. Ce niveau nécessite déjà une formation et des équipements spéciaux tels les hottes biologiques, des PSM2 (Poste de sécurité microbiologique pour pathogènes de niveau 2). Le groupe 3 est le groupe des pathogènes dangereux. Ces pathogènes comme le bacille de la peste ou celui du charbon ont un fort potentiel infectieux et sont souvent mortels. Ils sont à l'origine d'épidémies graves mais sont généralement traitables avec des antibiotiques. Pour ces pathogènes, des précautions rigoureuses sont prises. Ils sont complètement isolés de l'environnement et les expérimentateurs sont intégralement protégés. Le niveau 4, le plus haut niveau de dangerosité, regroupe une poignée de virus mortels fortement épidémiques contre lesquels aucun traitement n'existe. Ces virus, tel le virus Ebola, nécessitent des équipements et des laboratoires complètement isolés ainsi que des scaphandres intégraux. Un seul laboratoire civil de niveau 4 existe en France, le laboratoire de Lyon dirigé par l'INSERM (Institut national de la santé et de la recherche médicale).

À force de travail, de petits boulots et de courage, il avait mené d'abord de bonnes études, puis des études brillantes. Une bourse universitaire puis l'obtention d'une bourse doctorale en biologie lui avaient finalement ouvert la voie. Dès lors, il avait enfin pu montrer tout son talent. Il avait soutenu sa thèse de doctorat cinq ans plus tôt et était parti à Berkeley, Cal, pour faire un premier stage postdoctoral. C'était après que les choses s'étaient corsées. Mais Samuel s'était bien débrouillé et aujourd'hui il était là, dans l'un des instituts les plus prestigieux du pays, à travailler dur pour enfin obtenir un poste de chercheur.

Il sort de sa rêverie et rentre par la porte arrière du bâtiment de bactériologie. Celui-ci a été l'un des premiers bâtiments de l'institut Pasteur, construit dans un style architectural typique de la fin du XIX^e siècle, tout en pierres de taille et en briques rouges. À l'origine, le bâtiment était dédié à la recherche dans le domaine de la chimie biologique, mais il avait été réorganisé depuis longtemps pour accueillir de nombreux laboratoires de bactériologie, l'un des sujets de recherche privilégiés de l'institut. L'édifice forme un U faisant face, de l'autre côté de la rue, à son frère jumeau, un second bâtiment en briques rouges qui avait été un temps la maison de Louis Pasteur et qui est aujourd'hui son musée. Le corps du bâtiment de bactériologie comprend un grand amphithéâtre qui a été le lieu de milliers de conférences scientifiques depuis cent vingt-cinq ans, ainsi que les bureaux de la direction. À l'arrière, les deux ailes forment le cœur véritable et renferment les laboratoires de recherches répartis sur quatre étages. Samuel passe son badge sur le lecteur magnétique de la porte, l'ouvre, remonte un escalier, puis après une seconde porte magnétique, accède enfin au couloir du laboratoire de la peste. Le couloir traverse toute l'aile en son milieu. De chaque côté s'enchaînent laboratoires

et bureaux appartenant à trois unités de recherche : prion, anthrax et peste. Le laboratoire de la peste, l'un des laboratoires historiques de l'institut, occupe près de la moitié du couloir. À peu près au milieu de celui-ci, un ascenseur mène dans les sous-sols du bâtiment où, à l'abri du regard des passants de la rue du Docteur-Roux, se trouve l'un des laboratoires BSL3 de l'institut. « *Le Cube* », comme l'appellent ses utilisateurs, est le laboratoire BSL3 dédié à la recherche sur le bacille de la peste et sur celui du charbon, deux des bactéries les plus mortelles du règne microbien. Les locaux sont modernes et climatisés. Plutôt qu'un cube, le laboratoire lui-même est un immense parallélépipède rectangle blanc, une enceinte complètement hermétique composée d'une zone commune, les sas d'habillage et déshabillage et la zone de gestion des stocks et déchets ainsi que de deux laboratoires séparés. Chaque unité, peste et charbon, possède son propre laboratoire, ses propres équipements et ses propres autorisations légales.

Avant d'aller dans le BSL3, Samuel se rend à la porte de son bureau qu'il partage avec trois autres membres de l'unité. Il fait signe à Guillaume, le doctorant du laboratoire présent ce dimanche-là et assis face à son bureau.

« Bien le bonjour, cher thésard ! Comment avance la thèse, tu as bientôt fini ? » demande-t-il avec un grand sourire, les yeux brillants de malice.

Guillaume se retourne. C'est un jeune homme blond aux cheveux courts, en léger surpoids, et dont le crâne se dégarnit de manière visible malgré ses vingt-cinq ans. Il lui fait une grimace puis lui jette une boulette de papier au visage, visiblement un brouillon surchargé de ratures. C'est une vieille plaisanterie de doctorant, il ne faut *jamais* demander comment avance une thèse ! Guillaume est en troisième année, la dernière en principe. Depuis quelques semaines, il rédige son

manuscrit. Pavé de plusieurs centaines de pages dont le titre, long comme un jour sans pain, évoquera de manière pompeuse et exhaustive trois années de la jeune vie de Guillaume. La thèse décrira son acharnement à comprendre un mécanisme biologique tellement précis qu'aucune personne à l'extérieur de ces murs n'en verra même l'intérêt : « Étude de l'acétylation du lipide A du lipopolysaccharide de *Yersinia pestis*, effet sur la réponse immune innée de la souris *Mus musculus* et rôle dans la pathogénicité du bacille de la peste. » Une étude passionnante qui pourrait changer à jamais la vision de l'évolution et des fonctions du lipopolysaccharide d'une bonne quinzaine de personnes à travers le monde. Guillaume est venu écrire sa thèse au bureau pour rendre service à Samuel. Le dimanche, les chercheurs n'ont pas le droit de travailler seuls dans les laboratoires BSL3 ni sans autorisation préalable des services de sécurité. Mais comme l'expérience de Samuel se déroule sur plusieurs semaines, avec des prélèvements quotidiens obligatoires sur ses petits rongeurs blancs, il n'a eu aucune difficulté à obtenir les autorisations.

« Salut Samy, lui répond Guillaume, tu as fini à l'animale-rie ? Tu vas dans le *Cube* ?

— Oui. Je crois que cette fois-ci, c'est la bonne, dit-il avec espoir. Les souris vaccinées ont toutes survécu à la peste depuis plus de dix jours. Je vais faire les ELISA¹ pour mesurer la réponse anticorps, mais cette fois-ci j'y crois !

— Ce n'est pas ce que tu as déjà dit la dernière fois ? Et celle d'avant ? lui répond le jeune homme avec un sourire moqueur. Mais je suis de tout cœur avec toi. Force et robustesse, mon ami ! Que la force soit avec toi ! »

1. Dosage enzymatique colorimétrique pour déterminer la concentration d'une molécule donnée dans une solution, ici des anticorps.

Avec un clin d'œil, Samuel lui répond :

« Moque-toi, mon jeune Padawan, mais quand tu auras fini ta thèse et fait deux post-doctorats comme moi, tu verras que tu peux sentir le Nobel arriver. »

Samuel sait bien que, comme d'habitude, cette expérience se finira probablement au Zig-Zag, le bistrot en bas du boulevard Pasteur, à noyer sa déconvenue dans des pintes de bière. Mais, il le sait également, garder le moral face aux échecs est la moitié du travail d'un chercheur.

Guillaume prend le combiné téléphonique :

« OK, j'appelle la sécurité pour leur dire qu'on entre dans le *Cube* et je te rejoins. Au fait, ajoute-t-il, le Dragon est là, dans son bureau ! Il te cherche.

— Qu'est-ce que Guidot fait là un dimanche matin ? s'étonne Samuel. Quelqu'un est mort ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Tu sais bien que ma condition de médiocre thésard ne me vaut pas plus qu'un mépris condescendant de la part du grand patron, lui répond Guillaume. C'est toi le *Golden-Boy*. »

Avec un soupir de résignation, Samuel lâche :

« Bien, je vais voir le dragon, donc. Je te confie les échantillons ; je te rejoins au labo dès que j'en ai fini. »

Samuel est curieux, et un peu inquiet. Le professeur Bernard Guidot, directeur du laboratoire de la peste, était censé passer la semaine au Viêt-nam, en visite à l'institut Pasteur de Nha Trang, dans le cadre des échanges du Réseau international des instituts Pasteur¹, le RIIP. Un retour précipité n'est certainement pas une bonne nouvelle. Et surtout, l'homme connu sous le sobriquet de *dragon* va

1. Depuis sa fondation à Paris en 1887, l'institut Pasteur a créé un réseau d'instituts autonomes à travers le monde. Les premiers centres ont été fondés à l'étranger par les disciples de Louis Pasteur pour lutter

évidemment être de mauvaise humeur. De quoi gâcher un week-end déjà bien fatigant.

Samuel remonte le couloir jusqu'au bureau du professeur Guidot. Celui-ci occupe l'angle nord-est du bâtiment. C'était le bureau du directeur de l'institut Pasteur à la grande époque du Nobel Jacques Monod, mais les directeurs avaient depuis déménagé une bonne demi-douzaine de fois. En effet, il semble que chaque directeur ait ses petites habitudes, dont celle de déménager son bureau le plus près possible de son propre laboratoire. Il frappe à la porte :

« Bernard ? Tu es là ? Tu voulais me voir ? »

L'une des manies du dragon est d'imposer le tutoiement à son équipe. Il affirme que la recherche est un milieu fraternel où chacun est l'égal de l'autre. Bien sûr, la réalité est tout autre et la recherche est principalement un monde d'arrogance et de mépris. Samuel n'a toujours pas pu déterminer si le professeur Guidot utilise cette méthode pour torturer un peu plus ses employés, ou bien s'il se ment ainsi à lui-même. Le tutoiement impose une proximité émotionnelle difficilement compatible avec l'inimitié que la plupart des membres du laboratoire éprouvent à son encontre. Le professeur devient un peu comme un père qui aurait battu ses enfants. Quel qu'en soit le motif, Samuel n'apprécie pas vraiment cette obligation.

« Ah, ce n'est pas trop tôt. Qu'est-ce que tu faisais ? Et où sont les autres ? Le laboratoire est complètement vide ! » grogne le professeur.

Bernard Guidot est un sexagénaire d'un mètre quatre-vingts, filiforme et un peu voûté, mais dont le visage fin et creusé comme le regard dur n'ont pas d'âge. Sa peau

sur place contre les maladies infectieuses. Aujourd'hui, le réseau des instituts Pasteur est formé de trente-trois centres de recherche et de santé publique autonomes dispersés sur tous les continents.

parcheminée et ses gestes agressifs associés à son caractère ombrageux lui ont valu son surnom de dragon. Sa manie de se teindre les cheveux et sourcils en brun pour cacher son âge ne parvient pas à adoucir ses traits.

« Je sors juste de l'animalerie, et Guillaume m'a prévenu que tu étais là. Quant aux autres... Eh bien c'est dimanche, je suppose qu'ils profitent de leur week-end, répond Samuel avant d'essayer de rattraper sa bourde : Enfin... pour travailler chez eux, je veux dire. »

Le dragon est le genre de patron à exiger un travail constant de la part de son équipe : moins d'investissement personnel est un signe de paresse. Il fait partie de ces personnes qu'on ne voit jamais un dimanche au bureau mais qui n'hésitent pas à téléphoner pour s'assurer que ses employés sont bien présents.

« Oui, bien sûr. Bon, peu importe : je cherchais Christophe, mais comme tu es là, tu feras l'affaire. J'ai besoin de toi cet après-midi, Samuel. Est-ce que tu peux t'arranger avec ton emploi du temps ? »

Le professeur Guidot est l'un des rares à appeler Samuel par son prénom et non par ses diminutifs de Samy ou Sam. Ce serait probablement trop de familiarité pour cet homme – la sienne se limitant au tutoiement imposé. Samuel soupire intérieurement. Son après-midi vient de s'envoler.

« Que se passe-t-il ? De quoi as-tu besoin ? »

— On va recevoir des échantillons issus de patients dans l'après-midi, et j'ai besoin que tu les prennes en charge au labo BSL3. Je veux que tu isolés et amplifies toutes les bactéries que tu pourras trouver.

— D'accord, mais pourquoi au BSL3 ? Et pourquoi nous ? On n'est pas un laboratoire de bactériologie hospitalier. Et pourquoi cette urgence ? »

Samuel s'étonne que ce travail lui revienne. Même s'il en a la possibilité et les connaissances, le laboratoire n'est pas équipé pour identifier rapidement des bactéries.

« À ton avis ? » lui renvoie Guidot.

Samuel reste sans voix un moment. Il ne comprend pas cette requête. Avant que l'évidence ne lui crève les yeux ! Après quelques secondes de confusion, il demande :

« Ils suspectent un cas de peste ? *Ici* ? En France ? D'où ça vient ?

— De la région.

— Quoi ? s'étrangle Samuel. C'est impossible. C'est un voyageur de retour d'Afrique équatoriale ou de Madagascar ? Ou bien d'Asie ? »

Le dernier cas de peste en France remonte à plus de soixante-dix ans, lorsqu'un berger corse s'était infecté dans le maquis. Quant à la dernière épidémie, celle dite « des chiffonniers », elle remonte au début du siècle précédent. Un cas de peste endogène en France aujourd'hui est hautement improbable.

« Non, a priori c'est tout un groupe en provenance d'Europe de l'Est, mais qui serait sur le territoire depuis trop longtemps pour que ça vienne de là. L'incubation de la peste n'est que de quelques jours, une semaine au maximum. Si c'est la peste, il s'agira probablement d'un parent malade en provenance d'une région à risque et qui aura transmis son infection aux autres. Mais je parierais pour une autre infection.

— Tu penses que les autorités ont paniqué pour rien ?

— De toute façon, ça n'a pas d'importance ; notre travail, c'est de vérifier pour éliminer la possibilité. Tu vas recevoir plusieurs excréta de patients. Tu en mets une partie en culture liquide à 28 °C pour quarante-huit heures et pour le reste, tu

fais des cultures sur boîte de gélose LB¹. N'oublie pas de faire une série sans ajout de fer. Comme *Yersinia pestis* a besoin de fer pour croître, si notre petit visiteur fait des colonies sur les boîtes de culture sans fer, on saura déjà que ce n'est pas ça.

— Bien sûr...

— Et je veux aussi que tu fasses une détection directe par PCR² pour *Yersinia pestis* », ajoute Bernard Guidot.

Samuel acquiesce d'un hochement de tête.

« Je m'y mettrai dès que les échantillons arrivent. En attendant, je vais finir mon expérience sur le vaccin. On tient le bon bout cette fois-ci. »

Bernard Guidot s'est déjà replongé dans son ordinateur et dans son courrier électronique.

Quelle drôle de nouvelle, pense Samuel. J'ai finalement bien fait de venir aujourd'hui.

Il se met en route vers l'ascenseur qui le conduira au laboratoire de sécurité biologique BSL3, le *Cube*, au deuxième sous-sol.

*

Arthur monte péniblement les marches en bois de son vieil immeuble de la rue des Poissonniers. La cage d'escalier est dans un état de dégénérescence avancé, la peinture, tellement écaillée que les rares morceaux encore en place jurent avec l'état général du plâtre en décomposition. La copropriété n'a pas l'intention de rénover les locaux communs dans un futur

1. Milieu de culture de bactéries appelé LB pour Bouillon Lysogène ou milieu Luria-Bertani, du nom de ses inventeurs.

2. Réaction de polymérisation en chaîne (Polymerisation Chain Reaction), technique de biologie moléculaire permettant de polymériser (d'amplifier le nombre de brins) l'ADN.

proche. *En même temps*, se dit Arthur, *c'est pour ça que je peux me payer le loyer et que personne ne regarde à combien on vit dans ce petit deux-pièces*. Il arrive enfin au sixième, s'arrête un moment sur le palier pour reprendre son souffle, puis fourrage dans ses poches à la recherche de ses clefs. Arthur grogne, il ne les trouve pas. Il continue à chercher puis décide de frapper à la porte pour gagner du temps. Antoine est certainement là. Son colocataire file un mauvais coton depuis plusieurs semaines. Il sèche la plupart de ses cours de psycho à la faculté de Jussieu et passe le plus clair de son temps affalé dans le canapé à jouer à *World of Warcraft* en ligne. Non pas qu'Arthur n'a pas compris l'idée ou n'a envie de faire la même chose, mais si ses parents apprenaient qu'il n'allait plus en cours, ils lui couperaient les vivres en moins de temps qu'il ne faut à un Mage-Orc pour atteindre le niveau deux. Personne ne répond à l'intérieur du petit appartement. Pourtant Arthur entend la télévision fonctionner. Antoine est sûrement déjà *stone* ; sa consommation de pétards a augmenté de manière inversement proportionnelle au temps passé assis en classe. Arthur insiste en tapant plus fort sur la porte :

« Antoine ? Antoine, tu es là ? Ouvre, putain ! »

Il se remet à chercher ses clefs dans ses poches, puis, l'illumination ! Il a dû les ranger dans son sac, il le fait toujours quand il rentre le week-end chez ses parents. Comme il est revenu ce matin de chez eux et qu'il s'est rendu directement à la fac, les clefs doivent toujours être dans son sac à dos. Il entreprend de déposer au sol le lourd sac plein de son linge propre fraîchement repassé par sa mère. Il essaie tout de même de faire bouger son colocataire une dernière fois, au cas où.

« Antoine ! Ouvre, merde... Je trouve pas mes clefs. »

Il ouvre son sac, cherche dans la poche secrète à l'intérieur, celle où il met ses papiers d'identité, et ne trouve rien. Il peste

à nouveau, ouvre les poches latérales, rien ; la poche du dessus, vide ; il s'arrête et réfléchit un moment : où a-t-il mis ses clés ? Impossible de se rappeler. En désespoir de cause, il sort son téléphone portable pour appeler Antoine, tout en trifouillant encore dans son sac. Alors qu'il attend que la sonnerie se mette en route, sa main touche ses clés : elles sont dans la poche secrète... comme d'habitude. Il a dû passer juste à côté en cherchant la première fois. Il soupire, sort ses clés et ouvre enfin la porte... qui n'était en réalité pas verrouillée. Le son de la télévision redouble à ses oreilles.

« Antoine ? T'es là ? »

Antoine a dû sortir se chercher un McDo pendant la pub de sa série TV. Il oublie parfois de verrouiller la porte, ce qui fait hurler Arthur qui ne se sent pas en sécurité dans cette grande ville. Mais Antoine répond que, d'une, les voleurs ont cinq étages à visiter avant le leur et que, de deux, ils n'ont rien à se faire voler. C'est bien sûr sans compter les ordinateurs portables, la stéréo, l'écran plat offert par les parents de son colocataire pour Noël dernier, la X-Box, et tout le reste. Arthur remet son sac sur une épaule et entre dans le petit appartement. L'entrée est toujours encombrée de dizaines de cadavres de bouteilles, bière et vin mélangés : il y a là leur consommation hebdomadaire à laquelle doit certainement s'ajouter celle d'Antoine pendant le week-end. De là où il se tient, Arthur peut voir la petite cuisine dont l'évier est plein de vaisselle sale. Il soupire à nouveau, son colocataire ne changera jamais... Soudain, son téléphone se met à vibrer dans sa main droite tandis qu'il entend une sonnerie venir de la gauche. Il avait oublié, mais il est toujours en train de téléphoner à son coloc ! Ce dernier a certainement laissé son téléphone dans sa chambre avant de sortir. Il interrompt l'appel. Il pénètre dans le salon, qui est également sa chambre. Alors qu'il dépose son

sac au sol, il est pris au nez par une odeur infecte. Un mélange d'égoût associé à une indéfinissable odeur métallique. *La cuvette des toilettes a encore débordé*, se dit Arthur, *et l'autre enfoiré s'est barré plutôt que de nettoyer les dégâts !* Arthur se bouche le nez pour couvrir l'odeur et s'approche lentement de la chambre de son colocataire. Il n'a pas le temps de se demander à quoi correspond l'odeur métallique dans l'air, il le *voit* d'abord. Alors qu'il s'approche de la porte entrouverte, il remarque une large tache noirâtre étalée sur le sol. On aurait dit une nappe de pétrole, très liquide, ou alors... ou alors du sang... très foncé, presque noir.

« Antoine ? s'étrangle Arthur. T'es là ? Ça va ? »

Mais Arthur sait que ça ne va pas. Il aperçoit enfin le bras de son colocataire qui pend lamentablement. Ce dernier est à moitié allongé sur le canapé, à moitié affalé au sol. Comme s'il s'était endormi puis avait glissé la tête la première. Il y a du sang partout. Dans un mouvement réflexe, Arthur s'élançe vers son colocataire mais ses pieds glissent sur la flaque de sang qui ne s'est pas coagulée au sol. Le jeune homme bascule en avant et tombe sur son colocataire avant que les deux corps ne chutent, l'un sur l'autre. Arthur ne contrôle plus rien à partir de là. Le corps d'Antoine est rigide, l'odeur nauséabonde émane de lui. Mais bizarrement, tout le sang étalé au sol est encore presque liquide, comme s'il venait juste de s'écouler, et Arthur en est couvert.

Ce sont les voisins qui finissent par appeler les pompiers, puis la police. Arthur est en état de choc mais ses cris d'horreur ont alerté la moitié de l'immeuble. Ce ne sera que le lendemain que le médecin légiste remarquera les taches noires sur le corps d'Antoine, dans son cou et sur ses pieds.

Chapitre 2

MARDI 18 MARS. 5^E JOUR DE L'ÉPIDÉMIE

Maud peste, elle vient de rater la sortie sur l'autoroute A1. Il faut dire que sans GPS, elle ne vaut pas tripette pour s'orienter. Et comme les campements illégaux sont rarement indiqués sur un GPS, elle est livrée à elle-même. Elle doit maintenant faire un détour de près de vingt kilomètres et elle est déjà en retard. En attendant la prochaine sortie, Maud remonte le son de son autoradio qui diffuse *Paradise Lost*, l'un de ses groupes de métal gothique préférés. Elle se repasse les événements de la veille.

Elle avait trouvé le dossier sur son bureau lundi matin, en arrivant à l'InVS¹ à Saint-Maurice, dans le Val-de-Marne. Le dossier provenait de l'ARS² d'Île-de-France et avait un post-it URGENT ! collé dessus. Une sombre affaire d'épidémie dans un camp de Roms. Son patron lui avait demandé de lâcher toutes les affaires en cours le temps de régler celle-ci : « Ce n'est sûrement rien, mais il faut être certain, lui avait-il dit. Et on

1. Institut national de Veille sanitaire qui mène les missions de surveillance des crises sanitaires et épidémiques sur le territoire.

2. Agence régionale de Santé.

a besoin d'un médecin là-dessus. Tu es notre meilleur élément disponible. C'est ton occasion de briller, Maud. Si tu mènes ce dossier comme il faut, tu marqueras des points importants pour ce poste dans la section internationale que tu vises. » Maud doutait que cette affaire puisse lui ouvrir les portes des « crises internationales » de l'InVS, mais ça ne changeait rien. Ce dossier était peut-être effectivement critique. Sa première lecture ne l'avait pas convaincue. A priori, une épidémie s'était déclenchée dans un camp de Roms quatre jours plus tôt. Un premier cas présentant une hémorragie généralisée mortelle, qui avait pu être causée par de nombreuses pathologies sous-jacentes. Les autres cas ne présentaient que des symptômes grippaux. Et malgré la fin de l'hiver, les cas de grippe étaient encore légion. L'urgence du dossier tenait dans cette petite phrase en bas de la première page : SUSPICION DE PESTE PULMONAIRE. Mais, en réalité, c'était sa visite à l'hôpital qui l'avait fait changer d'avis.

Elle s'était d'abord documentée sur la Mort noire. La peste ayant disparu depuis plus d'un demi-siècle en France, ce n'était pas un sujet très bien enseigné au cours des études de médecine. Puis elle était passée à la Pitié Salpêtrière dans l'après-midi. Le choc avait été dur à encaisser. Si Maud avait décidé de quitter l'AP-HP¹, c'était pour deux raisons : la première étant la politique résolument patriarcale qui y règne. Maud avait subi le machisme, le sadisme et les petits privilèges de certains. Ajouté à cela, son style résolument gothique et ses cheveux rouges ne faisaient pas bon ménage avec l'état d'esprit des dinosaures en charge. Mais la raison principale était madame Leberge. Cette jeune mère de famille de trente-huit ans, morte de la grippe, avait laissé derrière elle un mari

1. Assistance publique des Hôpitaux de Paris.

hébété et trois enfants en bas âge. Quelques années plus tôt, cette jeune patiente était entrée à l'hôpital avec une forte fièvre et des vomissements et, pendant les cinq jours suivants, Maud l'avait regardée mourir, impuissante à la soigner. Ce n'était pas le premier décès parmi les patients de Maud, mais c'était celui de trop. Maud s'était lancée dans les études de médecine pleine de nobles idéaux : elle voulait soigner les gens, les aider. Pas les regarder mourir. Elle avait donc changé de voie et s'était lancée dans une carrière à l'InVS dans laquelle elle ne croiserait plus de malades... croyait-elle.

La visite à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière l'avait détrompée. Sur les vingt-quatre personnes du camp qui avaient été emmenées à l'hôpital, dix-huit étaient malades et les six autres étaient sous surveillance. Les symptômes étaient loin d'être anodins. Plusieurs présentaient une forte fièvre, des suées, des vomissements. Certains crachaient du sang. Les cas les plus graves déliraient et présentaient des plaques de purpura nécrotique noirâtre, visibles sur les bras, les mains et dans le cou. Dans la matinée, une des infirmières qui avait pris en charge les premiers patients avait été isolée après avoir développé des symptômes semblables. L'hôpital avait isolé toute une aile du bâtiment et la zone était désormais considérée comme hautement contagieuse. Elle n'avait pas eu besoin du diagnostic du médecin en charge ni de la confirmation de l'institut Pasteur pour se repasser à l'esprit la fameuse petite phrase, *suspicion de peste pulmonaire*.

Sa visite aux ambulanciers qui avaient ramené le premier cadavre n'avait été qu'une formalité. Cependant, elle l'avait inquiétée encore plus puisque le plus jeune semblait fébrile et toussait fortement pendant l'entretien. Elle l'avait envoyé directement à l'hôpital en isolement et elle avait appelé son patron à l'InVS :

« C'est moche, lui avait-elle dit, on n'a pas encore le diagnostic formel pour tous les patients, mais on est définitivement en face d'une épidémie. J'ai eu le labo de l'institut Pasteur au téléphone plus tôt dans la journée qui m'a confirmé que le premier malade était bien porteur du bacille de la peste. Le nombre de cas suspects s'élève à vingt. Si on admet que le premier patient a contaminé directement tous les membres du camp, on a quand même au moins un cas de contamination secondaire ici, à la Pitié : une infirmière qui traitait les patients.

— Il y a désormais deux morts, et bientôt trois, Maud. Un des patients vient de décéder et un autre est dans le coma.

— Mince... Ça va beaucoup trop vite !

— Oui. Écoute, je te réitère toute ma confiance, mais je vais te faire donner de l'aide. Tu continues à enquêter sur le terrain, et moi j'organise une cellule de crise. Il nous faut en urgence le diagnostic définitif pour tous les malades : va à l'institut Pasteur dès que tu peux pour voir pourquoi ça traîne. »

Maud avait regardé sa montre puis avait répondu, contrariée :

« Il est déjà seize heures et je dois passer voir le premier corps ainsi que le médecin qui a fait l'autopsie. Il y a quelques détails qui me turlupinent dans cette affaire, des points qui ne collent pas. Demain matin, je file sur le site du premier cas pour enquêter. Ensuite j'irai à l'institut Pasteur. Ils devraient avoir un diagnostic formel d'ici là.

— Très bien. C'est ton dossier. Fonce, je te couvre d'ici. »

Maud était allée voir le médecin chef au quai de la Râpée ; elle avait même pu assister à la seconde autopsie. Dans les deux cas, le constat était le même : maladie infectieuse, septicémie avancée, ganglions lymphatiques enflés, le foie et la rate blancs, exsangues. Le médecin avait confirmé l'atteinte pulmonaire pour le premier cas comme pour le second, puis il avait toussé... Maud avait dû le menacer d'appeler le

préfet de police pour qu'il accepte de se rendre sans détour en isolement à la Pitié. Vingt cas suspects, deux victimes. Il fallait dorénavant suivre les cas contacts et à les isoler de leurs proches. Tout allait trop vite. Et c'était elle qui était en charge. Finalement, ce dossier allait peut-être torpiller sa carrière plutôt que la propulser ! Maud était rentrée chez elle à deux heures du matin, épuisée. Elle avait programmé son réveil pour six heures trente.

Peu de sommeil, des chefs de service récalcitrants, des malades et des morts à la pelle. Tout en conduisant en direction de la sortie suivante de l'autoroute A1, Maud se dit que ce dossier lui rappelle déjà un peu trop son internat.

*

L'adjudant Moron, de la brigade de recherche de Senlis, piétine d'impatience. Cela fait quatre jours que lui et ses gars gardent ce camp infect de Gitans. *Des Roms*, se corrige-t-il in petto. « C'est pas la même chose, il paraît... », grommelle-t-il. Puis il soupire d'agacement. L'adjudant Moron a froid et faim, et il déteste avoir faim ! Il ne comprend pas pourquoi il a dû sacrifier son week-end à garder un lieu vide et sans intérêt. Tous les Gitans... pardon, les Roms, ont été envoyés à l'hôpital de la Pitié, à Paris, et il n'y a absolument rien à voler ici. Moron a beau être célibataire, avec peu d'espoir que cela change compte tenu de son physique ingrat, ça ne signifie pas pour autant que ses week-ends ne sont pas sacrés ! Il a manqué la partie de poker du samedi soir chez le lieutenant de gendarmerie Charbit, avec les fameux petits biscuits maison de sa charmante épouse Margot. Il a également manqué sa partie de pêche dominicale. Il aime pêcher, c'est une de ses habitudes qui lui permet de se rappeler que le célibat a aussi du bon.

Pour limiter l’empreinte environnementale de leurs livres,
les éditions de l’Aube font le choix de papiers
issus de forêts durablement gérées et de sources contrôlées.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l’Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n’hésitez pas à nous écrire à l’adresse
num@editionsdelaube.com

a été achevé d’imprimer en août 2018
pour le compte des éditions de l’Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d’Aigues

Dépôt légal : septembre 2018
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com